

QUELLE SCIENCE POUR UN « EPANOUISSEMENT DURABLE » ?

COORDINATION

Richard-Emmanuel Eastes, chimiste (ENS, Paris)
Francine Pellaud, didacticienne des sciences (LDES, Genève)

INTERVENANTS

Lorenzo Brutti, ethnologue et psychologue (CNRS, Paris)
Michel Callon, sociologue (Ecole des Mines, Paris)
Serge Latouche, économiste (Université Paris Sud)
Jacques Testart, biologiste (INSERM, Paris)

PROBLEMATIQUE

Les tenants du concept de « développement durable », rendu célèbre par le *Sommet de la Terre* de Rio de Janeiro (1992), tentent de promouvoir une organisation du monde qui sache tenir compte du bien-être des générations actuelles et futures, dans le respect de l'environnement et des identités culturelles et sociales des peuples. A ce titre, on a souvent critiqué le terme « durable », lui préférant son analogue anglo-saxon « sustainable » ; d'aucun ont même proposé l'idée d'un « développement soutenable ».

Plus rarement remis en cause, le terme « développement » est pourtant, dans une certaine mesure, lui aussi contestable. Il semble en effet sous-tendre et véhiculer le paradigme de la croissance comme seule motivation à agir et à évoluer. Or dans le cadre d'une recherche du bien-être de l'humanité, le *progrès* et la *croissance* sont-ils des solutions incontournables ? Ne pourrait-on également concevoir une évolution des sociétés et du monde sous forme de « régulation » ou de façon plus utopique, « d'épanouissement » ?

Le progrès scientifique et technique ayant souvent plus servi l'idée de développement que d'épanouissement, il nous appartient alors de nous demander quelle science et quelle technologie seraient à même de nous assurer, tant au niveau de l'individu que de la société et que de l'humanité, un véritable « épanouissement durable ».

LE DEVELOPPEMENT, DEFINITIONS ET FINALITES

L'emploi du concept de *développement* dans son acception actuelle est récent et très fortement lié à la notion de *sous-développement*, utilisée par les Nations Unies dans les années 50 pour qualifier le retard inédit accumulé par les pays dits du « Tiers-Monde », laissés pour compte des révolutions agricole, démographique et industrielle qui avaient été initiées dans l'Angleterre du 18^{ème} siècle.

La *Commission Sud* définit certes le développement *idéal* comme « un processus qui permet aux êtres humains de développer leur personnalité, de prendre confiance en eux-mêmes et de mener une existence digne et épanouie » [1]. Toutefois, les théories économiques actuelles incitent davantage à le considérer comme « un processus par lequel un pays devient capable d'accroître sa richesse de façon durable et autonome, et de la répartir équitablement entre les individus » [2].

La conception actuelle du développement relève donc bien de la dynamique économique. Elle a toutefois été progressivement distinguée de notions voisines telles que la *croissance*. Par contraste avec cette dernière, le *développement* s'accompagne nécessairement d'un changement des techniques de production et d'une transformation des structures politiques, sociales et institutionnelles. Et bien que les « indicateurs du développement » soient essentiellement quantitatifs (PIB, PNB par habitant, espérance de vie, taux d'urbanisation, taux d'alphabétisation...), il convient tout de même de le considérer comme un processus qualitatif qui associe les progrès des secteurs économiques et financiers à ceux des secteurs intellectuels et humains.

Le concept de *développement* semble par suite rassembler les deux idées de *croissance* et de *progrès*. A ce titre, l'idée de « développement durable » et la définition qui en est donnée par le « Rapport Brundtland » (1987) constituent en apparence tout ce dont l'humanité a besoin pour résoudre les problèmes auxquels elle est actuellement confrontée.

UN « DEVELOPPEMENT DURABLE », OUI MAIS...

Et pourtant le concept a ses détracteurs, qui voient dans la présence même du terme « développement » une réminiscence délétère de « la croissance à tout prix et malgré tout ». Les Nations Unies n'ont-elles pas renoncé à l'expression de « pays sous-développés » pour adopter celle de « pays en voie de développement », comme pour mieux signifier l'impérieuse nécessité d'un développement économique forcé, calqué sur celui de nos sociétés occidentales ? Or on ne peut nier que cette conception ait très souvent conduit aux maux terribles que l'ont connaît : corruption, inégalités économiques et sociales, surexploitation des ressources naturelles, destruction de l'environnement, perte des valeurs traditionnelles, uniformisation des cultures... Alors finalement, qu'il soit « durable » ou « soutenable », le développement ne demeure-t-il pas plus souvent orienté vers le profit et la globalisation que vers la recherche de la dignité humaine et la préservation de l'altérité [3] ?

Dans certaines sociétés africaines, le mot même de « développement » n'a aucun équivalent dans la langue locale parce que l'imaginaire qui institue la chose fait largement défaut [4]. Le concept de *développement* serait donc bien une construction purement occidentale et moderne, un paradigme dominant qu'il est à ce titre intéressant de remettre en question, ne serait-ce qu'un instant, « pour voir ». Existe-t-il une issue autre que le développement ? Déjà formulée au début des années soixante-dix par le *Club de Rome*, la question prend en compte les préoccupations sociales et écologiques de la fin de ce siècle et ne semble pas manquer de pertinence.

DU « DEVELOPPEMENT » A « L'EPANOUISSEMENT »

Pourtant, il est des cas où le concept de développement, même pris dans son sens le plus libéral, est difficile à remettre en cause. Proposer une « décroissance » aux pays les plus pauvres risquerait même d'apparaître obscène.

Peut-on le refuser aux régions du monde désorganisées par les guerres ou les régimes totalitaires ? Est-on en droit de limiter l'élévation des pays les plus pauvres à un niveau de richesse qui leur permettrait ne serait-ce que d'accéder aux biens matériels fondamentaux qui font notre confort, des sources d'énergie aux médicaments ? La simple « non-croissance » ne risquerait-elle pas, dans ces cas extrêmes, de devenir synonyme d'asservissement et d'anéantissement ? De même, comment ne pas parler de développement lorsqu'une région du monde, jusqu'alors interdite aux ressortissants étrangers, s'ouvre au tourisme et prospère de manière formidable en quelques années ?

Il semble bien qu'alors, lorsque la croissance économique devient nécessaire ou inévitable, le concept de « développement durable » prenne tout son sens et constitue tout de même un préalable à un « épanouissement » véritable.

LE ROLE DE LA SCIENCE ET DE LA TECHNOLOGIE

Quoi qu'il en soit, il ne peut y avoir développement économique sans diffusion des progrès scientifiques et des techniques modernes de production. *A contrario*, au vu des dégâts causés à la nature depuis le déclenchement du processus de la révolution industrielle et des bouleversements provoqués dans les structures économiques et sociales par les révolutions technologiques ultérieures, on ne saurait mettre en question la nécessité d'un réel recul sur l'essor de ce que l'on nomme à présent la « technoscience ».

Jusqu'à nos jours, la science se contentait d'offrir une certaine « vision du monde » (on emploie plus généralement le terme philosophique *Weltanschauung*). Celle-ci se traduisait relativement simplement par une meilleure compréhension de la nature et par des améliorations techniques contribuant à l'accroissement de notre confort quotidien. Mais aujourd'hui, la technologie issue de la science permet en retour de procéder à des avancées scientifiques formidables, au sein de synergies toujours renouvelées.

Biotechnologies, maîtrise de l'atome, réalité virtuelle... Après avoir bénéficié dans tous les domaines d'une science « vision du monde », l'humanité doit à présent s'adapter à une technoscience « créatrice de mondes »...

ALORS... QUELLE SCIENCE POUR UN « EPANOUISSEMENT DURABLE » ?

Actuellement, ce processus semble s'inscrire toujours davantage dans des logiques d'innovation et de profit, c'est-à-dire de développement économique. Or dans un monde régi par la recherche de profit et le désir de croissance, la recherche scientifique n'est-elle pas contrainte à l'innovation technologique perpétuelle ? Cette innovation même qui, non maîtrisée, peut devenir synonyme de fracture sociale et de gâchis autant que de progrès, lorsqu'elle ne conduit pas à des effets sanitaires et environnementaux dramatiques. Et c'est probablement dans la peur que ces « effets pervers du progrès » sont susceptibles d'engendrer, qu'il convient de rechercher les origines

du succès remporté par le « principe de précaution », au nom duquel tant d'oppositions se font jour depuis quelques années, dans des domaines aussi variés que le génie génétique, les nanotechnologies ou l'énergie.

Par suite, chercheurs et industriels commencent à se tourner vers la société civile, conscients qu'ils ne sont plus les seuls à pouvoir définir la notion de *progrès*. Délaissant les découvertes promises à des applications révolutionnaires que le public ne serait pas prêt à accueillir, de grands groupes préfèrent ainsi s'orienter vers l'optimisation, la diffusion, l'amélioration des dernières technologies. D'autres accueillent dans leurs laboratoires de futurs consommateurs de produits nouveaux, pour « tester » leurs réactions à ces innovations, passant d'une vision du progrès tirée par le marché (« market pulled ») plutôt que poussée par la recherche (« technology pushed »). Parfois même la recherche est-elle guidée par des *groupes concernés* tels que les associations de malades ou les clubs d'utilisateurs de logiciels libres en informatique. Enfin, le monde de la recherche publique s'émeut de l'image des disciplines scientifiques et tente de rétablir avec le « grand public », un dialogue négligé depuis trop longtemps. D'où l'émergence de débats citoyens, de conférences de consensus et autres cafés des sciences et des techniques.

Ainsi, peu à peu, est-on en droit d'espérer que la relation science-société s'approchera de ce que le sociologue Michel Callon définit comme le « modèle de la co-production des savoirs ». C'est par cet unique biais que le citoyen aura alors la possibilité de se réapproprier la notion de progrès scientifique et technologique. Mieux, si ensemble nous le souhaitons, la science pourra alors se consacrer à l'amélioration des conditions de vie du plus grand nombre, à la recherche du confort pour tous, au traitement des effets pervers du progrès, après s'être concentrée successivement sur la connaissance pure comme au *Siècle des Lumières*, puis à l'innovation technologique effrénée depuis la révolution industrielle.

Peut-être ce projet nécessite-t-il un changement radical de nos valeurs et de nos modes de consommation mais... si « notre épanouissement durable » était à ce prix ?

BIBLIOGRAPHIE

- [1] Gilbert Rist, *Le développement. Histoire d'une croyance occidentale*, Presses de Sciences Po, Paris, 1996.
- [2] Encyclopédie Universalis – *Développement économique et social*.
- [3] Serge Latouche : *Les mirages de l'occidentalisation du monde ; en finir, une fois pour toute, avec le développement*. Extraits du texte paru dans *Le Monde Diplomatique*, mai 2001 – Encart : *Résistances*.
- [4] Rapport de la *Commission Sud*, cité par Gilbert Rist (ouvrage cité plus haut, p.329).

Et aussi...

Serge Latouche, *Faut-il refuser le développement ?* PUF, Paris, 1985.

Serge Latouche, *L'occidentalisation du monde*, La Découverte, Paris, 1989.

Bernard Hours, *L'idéologie humanitaire ou le spectacle de l'altérité perdue*, L'Harmattan, 1998.

The development dictionary, edited by Wolfgang Sachs, Zed books, Londres, 1992.

Michel Callon et al, *Agir dans un monde incertain*, Seuil, la couleur des idées, 2001.

Jean-Jacques Salomon, *Survivre à la science, une certaine idée du futur*, Albin Michel, Paris, 1999.

Francine Pellaud, *Le développement durable : d'un concept complexe à la vie quotidienne* in Les sciences de l'éducation pour l'ère nouvelle, revue internationale, Cerse-université de Caen, vol. 35, no 1, 2002.

Anne-Marie Ducroux (sous la direction de), *Les nouveaux utopistes du développement durable*, Ed. Autrement, Paris, 2002.

Fritjov Capra, *Le temps du changement*, éd. du Rocher, Paris, 1983/1990.

Edgar Morin, *La Méthode 1 : La nature de la nature*, Seuil, Paris, 1977.

Francine Pellaud, *Société, école, complexité... malaises !* in L'Éducateur 03/2002.

QUELLE SCIENCE POUR UN « EPANOUISSEMENT DURABLE » ?

MATIERE A REFLEXION...

COORDINATION

Richard-Emmanuel Eastes, chimiste (ENS, Paris)
Francine Pellaud, didacticienne des sciences (LDES, Genève)

INTERVENANTS

Lorenzo Brutti, ethnologue et psychologue (CNRS, Paris)
Michel Callon, sociologue (Ecole des Mines, Paris)
Serge Latouche, économiste (Université Paris Sud)
Jacques Testart, biologiste (INSERM, Paris)

PROGRES ET DEVELOPPEMENT

Le terme de développement n'est usité dans son acception économique que depuis les années cinquante. Mais l'idée est plus ancienne. Elle constitue le thème central du livre d'Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776), qui marque les débuts de l'économie politique moderne. La révolution industrielle qui s'étend à cette époque en Angleterre pose deux questions : celle d'une césure majeure dans le rythme de développement du monde occidental et celle des conséquences qu'elle a produites sur l'évolution économique et sociale du reste de l'humanité. Jusqu'au XVIIIe siècle, en effet, il n'existait pas de grande différence de niveau de vie entre les divers continents. La révolution industrielle va créer des écarts considérables en la matière. Le développement économique est devenu ainsi un défi pour la partie de l'humanité qu'Alfred Sauvy qualifia, en 1952, de « Tiers Monde ».

Encyclopédie Universalis – Développement économique et social.

« Toute activité scientifique est mère de progrès et il n'existe point d'autre agent du progrès. »

Alain Cotta, L'Ivresse et la Paresse, Fayard.

« Il est beau le progrès ! Quand on pense que la police n'est même pas fichue de l'arrêter... »

Pierre Dac, Arrières pensées, Le Cherche Midi Editeur.

« Imagine-t-on Diderot et les encyclopédistes, Pasteur ou Marie Curie renoncer au savoir par « précaution » ? »

François Lenglet, Editorial d'Enjeux Les Echos, n°200, mars 2004.

« Le vrai progrès sera ce qui permettra à tout homme et à tout l'homme d'accéder au seul vrai bonheur et à la seule vraie joie : grandir. »

Théodore Monod, Les Carnets, Pocket.

CONTRE L'IDEE DU DEVELOPPEMENT

« Présenté comme la solution aux problèmes du Sud, le développement n'est souvent qu'un autre visage de l'occidentalisation du monde. Qu'il soit « durable », « soutenable » ou « endogène », il s'inscrit toujours, de manière plus ou moins violente, dans la logique destructrice de l'accumulation capitaliste. Il signifie inégalités, destruction de l'environnement et des cultures. Pourtant, des solutions peuvent être imaginées, qui prennent en compte la diversité du monde et s'appuient sur les expériences, menées ici ou là, d'économie non marchande. [...] En d'autres termes, il s'agit de reconstruire de nouvelles cultures. Ces créations originales dont on peut trouver ici ou là des commencements de réalisation ouvrent l'espoir d'un après-développement, [...] recherche de modes d'épanouissement collectif dans lesquels ne serait pas privilégié un bien-être matériel destructeur de l'environnement et du lien social. Cet objectif peut s'appeler l'umran (épanouissement) comme chez Ibn Kaldûn, swadeshi-sarvodaya (amélioration des conditions sociales de tous) comme chez Gandhi, ou bantaare (être bien ensemble) comme chez les Toucouleurs... L'important est de signifier la rupture avec l'entreprise de destruction qui se perpétue sous le nom de développement ou de mondialisation. »

Serge Latouche : Les mirages de l'occidentalisation du monde ; en finir, une fois pour toute, avec le développement. Extraits du texte paru dans Le Monde Diplomatique, mai 2001 – Encart : Résistances.

« Ce que les Français appellent développement, est-ce que c'est ce que veulent les villageois ? Non. Ce qu'ils veulent c'est ce que le pulaar appelle bamtaare. Qu'est-ce que cela signifie ? C'est la recherche par une communauté fortement enracinée dans sa solidarité, d'un bien-être social harmonieux où chacun des membres, du plus riche au plus pauvre, peut trouver une place et sa réalisation personnelle. »

Propos tenus par Thierno Ba, responsable d'une ONG sénégalaise sur le fleuve.

Cimade, Quand l'Afrique posera ses conditions, Dossier pour un débat n°67, sept. 96, Fondation pour le progrès de l'homme.

76% des Français pensent que leurs conditions de vie sont meilleures que celles de leurs parents, mais 55% estiment que leurs enfants vivront moins bien qu'eux.

Sondage Enjeux - CSA, Enjeux Les Echos, n°200, mars 2004.

Aux pays riches qui leur réclament le respect des forêts ou de la biodiversité, les pays du Sud rappellent la nécessité de l'industrialisation pour lutter contre la pauvreté, ainsi que les obstacles rencontrés pour accéder aux techniques qui préservent l'environnement. Ils soulignent également leur manque de moyens financiers et le gaspillage des ressources qui est le fait des pays développés. À la veille du III^e millénaire, le développement est ainsi devenu un enjeu éthique. Le Nord saura-t-il modifier son mode de vie, ses financements et ses technologies pour aider le Sud à sortir d'un sous-développement durable et à créer une Terre qui préserve la vie de ses enfants ?

Encyclopédie Universalis – Développement économique et social.

DEVELOPPEMENT DURABLE

« Le développement durable est un vecteur de progrès, il nous pousse à imaginer ce que sera le monde dans quinze ou vingt ans, à repenser le long terme ».

Alice de Brauer, directrice environnement de Renault, citée par Enjeux Les Echos, n°200, mars 2004.

« [Le développement durable] remet en cause notre vision du progrès héritée de la révolution industrielle, en faisant de la nature une alliée et non plus un adversaire. Au lieu d'inventer le paratonnerre, on imaginerait aujourd'hui un moyen de récupérer l'énergie de la foudre ! ».

Jeanne Bloch, fondatrice du cabinet de conseil Septou8, citée par Enjeux Les Echos, n°200, mars 2004.

DU DEVELOPPEMENT A L'EPANOUISSEMENT

« Un processus qui permet aux êtres humains de développer leur personnalité, de prendre confiance en eux-mêmes et de mener une existence digne et épanouie ».

Rapport de la Commission Sud, cité par Gilbert Rist (ouvrage cité plus bas, p.329).

Le développement revient à « nourrir les hommes, soigner les hommes, instruire les hommes ».

François Perroux cité par l'Encyclopédie Universalis – Développement économique et social.

La question du développement n'est pas simplement économique, elle est politique et morale. Toute politique de développement suppose des choix privilégiant le devenir de la communauté au détriment de la satisfaction de certains intérêts particuliers.

Encyclopédie Universalis – Développement économique et social.

« Comme le vent et les couchers de soleil, la nature sauvage fut considérée comme éternelle jusqu'à ce que le progrès commence à l'altérer. Aujourd'hui, nous devons décider si un « haut niveau de vie » vaut le prix qu'on doit payer en nature, sauvage et libre. Pour nous autres qui sommes minoritaires, la possibilité d'observer les oies sauvages compte plus que la télévision, et la chance de trouver une fleur de pasqua est un droit aussi inaliénable que la liberté de parole. »

Aldo Léopold, Almanach d'un comté des sables, Aubier.